

De l'appropriation culturelle (et sportive)

Eudore Belzile

Number 175 (2), 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94090ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belzile, E. (2020). De l'appropriation culturelle (et sportive). *Jeu*, (175), 11–11.

DE L'APPROPRIATION CULTURELLE (ET SPORTIVE)

« **WHILE MONEY DOESN'T TALK,
IT SWEARS.** »

Bob Dylan, *It's Alright, Ma (I'm Only Bleeding)*

Épilogue d'une soirée-bénéfice réussie. Un sympathique directeur d'une banque à profits, commanditaire principal de la soirée. Un directeur artistique aux anges. Le banquier l'emmena un peu à l'écart et lui tint à peu près ce langage : « Super théâtre! Dès qu'il sera rénové, que dirais-tu qu'on en soit le commanditaire principal, sous l'appellation Théâtre du Bic/Banque à profits? » Le d. a., dans un sourire : « Moi vivant, jamais! ». Réponse plutôt bravache, mais le théâtre est une propriété municipale. « C'est dommage, dit le sympathique, tu sais qu'on a déjà deux théâtres au Québec. » « Vraiment? Tu veux dire, dont vous avez acheté le nom? » « Si tu veux... »

À Rimouski, on peut fréquenter la Salle Desjardins-Telus, le Colisée Financière Sun Life, le Complexe sportif Desjardins, trois propriétés municipales. Noms vendus, bradés pour un plat de lentilles. Qui s'en désolé? Tout cela est devenu banal. Tout le Québec est parsemé de lieux culturels et sportifs payés par des fonds publics, portant les mêmes noms, tels des franchisés.

C'est proprement scandaleux, mais il y a longtemps que ça ne choque plus, sinon il y aurait eu des protestations massives avec l'appropriation extrême de l'éléphantique Amphithéâtre de Québec par l'Empire Québécois. Quatre cents millions en argent public, ce n'est tout de même pas un résidu caritatif. Baptisé le Centre Vide-éotron, en attente de « nos » Nordiques, comme on attend Godot. On s'achète une respectabilité, comme à une autre époque on s'achetait un nom à particule.

Et roulent les industries culturelles! À Saguenay, la Salle Wilbrod-Dufour porte aujourd'hui le nom de Théâtre Banque Nationale. L'affaire a fait grand bruit, quand



Eudore Belzile. © Suzane O'Neill

on a effacé de la mémoire collective le nom de ce prêtre de l'Ancien Monde, dévoué à la vie culturelle de toute une région. Au Musée régional de Rimouski, on a débaptisé les deux salles d'exposition, qui portaient le nom des deux prêtres fondateurs. Dans l'attente d'une commandite?

Combien de religieuses, de religieux ont été relégués aux poubelles de notre histoire pour faire place au veau d'or de la modernité et à la toute-puissance de l'argent? À Rimouski reste la salle Georges-Beaulieu, en mémoire de cet abbé, mentor de Gilles Vigneault, qui lui aussi anima la vie culturelle de la ville durant 35 ans, au temps du cours classique. Pour combien de temps encore? Les cégeps ont tellement besoin de financement...

Je me méfie de la pureté et n'ai pas le mépris de l'argent. Je n'ai rien contre la commandite. Qu'il y ait une obligation pour les compagnies théâtrales de solliciter l'aide privée, d'accord. Je me réjouis quand une banque soutient notre petite entreprise. Mais notre beau milieu lui-même a glissé vers des compromissions et cédé, à sa manière, à la marchandisation. Pourquoi permettons-nous à la commandite de s'afficher dans nos salles? Les œuvres sont appelées produits, les spectateurs, clients (et un client a toujours raison, n'est-ce pas?). C'est le contribuable qui finance les lieux publics, c'est le citoyen qui les fréquente. Nos devoirs et responsabilités sont

de nommer les choses pour ce qu'elles sont. La salle est l'espace sacré où une autre réalité est proposée. Il faut opérer une séparation entre le monde réel et celui de l'imaginaire. L'économique mesure le temps court et la culture, le temps long. La commandite devrait s'arrêter à la porte d'entrée de la salle, frontière très convoitée. Commanditer n'est pas s'approprier. Je suis gêné quand la Banque Nationale, Hydro-Québec ou Québecor PRÉSENTENT... telle ou telle œuvre dans nos théâtres. C'est un outil perverti de séduction de l'opinion publique et, disons-le, un véritable détournement de fonds. Nos théâtres, surtout institutionnels, se comportent comme s'ils étaient les sous-traitants de leur propre création. Va pour les marchands, mais hors du temple!

Pour des raisons historiques (omniprésence de l'État, richesse collective), le mécénat n'est pas florissant en nos terres. Hydro-Québec, qui partout joue du coude pour une plus grande visibilité, devrait tenir le rôle du mécène exemplaire. Propriété du peuple tout entier, comme on disait en URSS, monopole d'État sans véritable concurrence, il servirait de modèle en se faisant discret. Et en soutenant davantage la création que la tyrannie festivalière. Que feriez-vous si vous étiez ministre de la Culture? Rêvons un peu : je confierais à Christine Beaulieu la mission de convaincre Hydro-Québec de devenir le plus important mécène de la Nation. J'aime Christine ; et Beaulieu, c'est un nom prédestiné pour présider le premier concours de mécénat de notre bien-aimée société d'État!

EUDORE BELZILE

Eudore Belzile est comédien, metteur en scène et pédagogue. Il est cofondateur et directeur artistique du Théâtre Les Gens d'en bas, en résidence permanente au Théâtre du Bic. La compagnie a remporté, au fil du temps, plusieurs prix et distinctions. Il est aussi cofondateur et ex-chroniqueur du journal *Le Mouton noir*.